



## Le mal des ardents

2/03/2016

« Renaître n'a jamais été au-dessus de mes forces. »

Colette

On vient d'agrandir le musée Unterlinden à Colmar, on l'a redessiné, réinterprété, pour offrir à sa principale attraction, le retable d'Issenheim, un environnement et des conditions de présentation au goût du jour. Les entreprises, les conservateurs, les architectes, les commissaires, tous se sont mis en quatre pour ouvrir au public, à la date prévue, l'ancien couvent transformé. Comme prévu, les touristes, surtout d'outre-Rhin mais aussi japonais, affluent, animés par un seul objectif : le retable. D'autres œuvres, mises en valeur par le nouveau dispositif, attirent les regards, mais les visiteurs passent à côté et ne les voient pas. Même les retables dans la grande salle dédiée à Martin Schongauer sont à peine regardés par la foule des somnambules : « On n'est pas venu pour ça. »

L'inauguration officielle, le 23 janvier dernier, du nouveau musée figurait depuis plusieurs mois sur l'agenda présidentiel. Les conseillers, à l'Élysée, ont ainsi commencé très tôt à mettre au point les fiches avec leurs mots-clés sur la culture, la civilisation, la liberté d'expression, l'appartenance à la collectivité nationale, le terrorisme, la barbarie. Des pense-bêtes que le

président lirait dans l'avion et qu'il restituerait à sa manière, consciencieuse, prévisible, mais non dépourvue d'humour. Il lui était impossible, malgré les envies qu'il avait parfois, de s'évader de la fonction présidentielle et d'abolir le calendrier dans un éclat de rire. C'était donc lui en personne qui s'était présenté sur le parvis du musée pour la cérémonie, accompagné de son ministre de la culture. La ville, par les temps qui courent, était forcément bouclée, ultra-sécurisée. Et s'il était accueilli par le maire, les journalistes et l'habituelle faune qui envahit les cocktails officiels, il l'était aussi par quelque 300 manifestants tenus à distance et par un slogan : « Non à la fermeture de Fessenheim ».

Il fallait bien que ce soit lui, Hollande, qui, au-delà de la dissertation inaugurale, rappelle par sa seule présence, aux Français, l'existence d'un retable qui, jusqu'ici, n'avait guère leurs faveurs. En dirigeant les projecteurs sur le nouveau musée, on éclairait en même temps son principal atout. La publicité qui lui était faite ne pouvait qu'attirer de nouveaux visiteurs, favoriser le tourisme et faire de l'autel d'Issenheim « un levier pour l'économie ». Pourtant, à ma connaissance, les médias n'avaient guère bougé, si ce n'est la télévision qui, sur la 2, avait fait d'un monument de la peinture son « choix de vingt heures ». Ainsi les téléspectateurs, habitués au vertige d'actualité, ont pu, ce soir-là, superposer aux images qu'ils absorbent quotidiennement d'une planète livrée à la destruction différents volets d'un retable qui, lui aussi, faisait la part belle à l'effroyable dimension de l'enfer, et entendre prononcer pour la première fois peut-être, le nom d'un artiste visionnaire : Matthias Grünewald.

Même sur le petit écran, le retable impressionne, les panneaux paraissent immenses, l'ensemble puissant, complexe, tumultueux, crypté. La crucifixion, au centre, est terrible. La flagellation a laissé plantées sur le corps du Christ d'innombrables épines. Mais, à la télé, les images passent

trop vite. Le retable, c'est aussi cette annonce bizarre, avec une Gretchen dans un oratoire gothique ; elle minaude, et le messager qui vient de débarquer est plutôt moqueur. C'est cette nativité, avec la mère et l'enfant dans un jardin clos, hors du monde, les yeux dans les yeux. C'est, plus loin, la vierge des douleurs : on entend ses sanglots. On s'arrête sur le visage désolé de Jean, on remarque la haute stature du Baptiste au pied de la croix, personnage clé, solide... J'y reviendrai. Et puis on aimerait ne pas quitter trop vite ce saint assailli par ses visions et une grouillerie de créatures immondes. Nous comprenons qu'il s'agit d'Antoine et que rien n'est plus singulier que l'interprétation que le peintre donne de la tentation du saint.

Qu'avaient retenu du retable les gens qui l'ont vu à la télé ? Quelques informations, vite oubliées. Mais le chef de l'État, qui s'était rendu sur place, qu'a-t-il appris de plus ? Pris en main par les officiels, il reconnaissait dans son discours qu'il avait parcouru le musée au pas de charge et que le temps passé dans la chapelle dédiée à l'autel d'Issenheim était trop court : « Huysmans écrivait qu'il fallait quelques minutes pour se reprendre. Moi, je ne les ai pas eues. Immédiatement le maire m'a conduit dans la salle suivante... » Il suffit d'écouter les guides : ils feront toujours tout pour que rien ne se passe entre vous, votre corps et les tableaux. Pareil pour les historiens d'art, les érudits, les esthètes, les idolâtres, les collectionneurs.

Hollande, à la vue du retable, s'était exclamé : « Extraordinaire, magnifique ! » En effet, quel spectacle, n'est-ce pas ? Je me suis vu un instant en maître de cérémonie, ordonnant immédiatement le silence. Une certaine qualité de silence. Mais cela est impossible. Dans l'entourage d'un président, les silences sont toujours assourdissants. Pendant qu'il gouverne, qu'il zappe, téléphone, passe du coq à l'âne, ce qui lui parvient

c'est un bruit de fond, une rumeur permanente : le cauchemar de l'histoire. Lors de son escapade à Colmar, un des moments intéressants pour lui – alors que le cortège des notables tournait déjà autour du retable – avait été l'entrée en scène de la conservatrice en chef. Elle était là pour communiquer au président quelques clés, lui apprendre ce qu'il devait savoir du chef d'œuvre de Grünewald pour en jouir. Ne pas le manquer. Ce que racontait la guide était excitant, indispensable. N'importe quel visiteur aurait été emballé. Pourquoi, par exemple, ce panneau avec un saint Antoine saisi au moment où il vient de tomber dans un panier rempli d'un enchevêtrement de créatures infernales ? Grünewald, en peignant ces monstres écœurants, armés de becs, de griffes, de cornes, de pinces, en train d'écarteler, de dépecer le saint, n'a-t-il pas voulu, par le geste, le regard, la couleur, nous faire pénétrer au plus vif d'une fièvre dévorante sur le point d'anéantir un homme complètement affolé ?

C'est bien la fièvre que Grünewald a peinte sur son panneau, la fièvre, appelée aussi le feu de Saint Antoine. Au commencement, il y a un ordre hospitalier, les Antonins, spécialisé dans le traitement de l'ergotisme, une maladie provoquée par un parasite de l'ergot de seigle et attribuée autrefois à un feu intérieur : le mal des ardents. Manger du pain de seigle contaminé par le parasite provoque ainsi d'horribles douleurs et des visions, les mêmes, paraît-il, que celles déclenchées par le LSD. L'information selon laquelle les effets hallucinogènes de l'ergotisme étaient à rapprocher de ceux du LSD<sup>1</sup> m'a fait un immense plaisir. Je me suis rappelé, en effet, les déductions qui m'étaient venues en observant le panneau de la résurrection. Il m'est arrivé d'oublier le retable pendant des décennies mais, sans le savoir, il vivait au fond de moi. Je l'avais revu quelques années après mai 68, en 1973, je crois. Je militais au sein d'une organisation, j'étais très engagé, mais j'étais aussi sensible au *new age*, au mouvement hippie, au LSD. J'avais une amie néo-chamane, j'écoutais

---

<sup>1</sup> Agnès Pierron, *Le Bouquin des dictons*, Laffont, 2013.

des musiques planantes, La Monte Yung, Moondog, je fumais et je partageais le goût de l'époque pour l'irisation des supports, la solarisation des images. J'admirais cette science du pigment, cet art, dans les productions californiennes, de solliciter toute l'étendue du spectre lumineux, d'exciter la rétine.

Et voilà que, magnétisé par la splendeur du panneau sur lequel Grünewald avait peint la transfiguration du Christ, je découvrais, sidéré, dans ce corps d'abord ressuscité, puis assumé et enfin transfiguré, au milieu d'une explosion de couleurs, une véritable figuration psychédélique qui m'avait aussitôt fait penser aux effets du LSD. Des tableaux qui mettent en scène l'enfer, ses gouffres, ses tortures, les musées en sont pleins. Mais trouver une peinture qui donne à voir les halos de jouissance du corps subtil, c'est autrement difficile. On parlait beaucoup, dans les années 1970, des états modifiés de conscience (EMC). C'était le mot qui m'était venu à l'esprit devant cette peinture que me sortait de l'ensemble humain.

Ce feu intérieur qui embrasait et consumait les malades atteints du mal des ardents me remettait en mémoire, irrésistiblement, le titre du film que Guy Debord avait réalisé en 1978, *In girum imus nocte et consumimur igni*, « Nous tournons en rond dans la nuit et sommes consumés par le feu ». Je regardais Hollande. Il était au pied de ce magnifique Christ en apesanteur, rayonnant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel au milieu d'une cohorte d'anges musiciens. Le président écoutait les explications sur le mal des ardents pendant que les notables, les costumes-cravates, autour de lui, faisaient du surplace en chuchotant. Avait-il une chance de s'ouvrir, de se modifier, de prendre feu ? De sentir la flamme des ardents le brûler, le vivifier ? Il avait là une opportunité de s'enflammer, de sortir de sa nuit, de s'arracher au cauchemar d'un quinquennat calamiteux, bref de larguer les amarres.

Un jour, j'avais accompagné une jeune Japonaise, Emiko, professeur de français à Osaka, au musée Unterlinden. Je n'avais plus mis les pieds dans cet établissement depuis trente ans. Emiko attendait avec impatience de voir le retable qu'elle connaissait grâce à un roman, *Là-bas*. L'auteur, Joris-Karl Huysmans avait « découvert » et célébré un « primitif » de la fin du moyen-âge allemand, Matthias Grünewald, tombé dans l'oubli en Allemagne comme en France. Au Japon, le retable était devenu un argument touristique. Mais des affinités secrètes existaient, sinon comment expliquer qu'un copiste, Itsuki Yanai, avait vécu pendant vingt ans avec le retable en le copiant ?

Je m'interrogeais : qu'allait-il se passer entre Emiko, jeune asiatique cultivée, qui s'était rapprochée de l'Europe, et le chef d'œuvre de Grünewald ? Allait-elle entrer dans le retable ? Le regarder avec sympathie mais comme une étrangère qui se sait aux antipodes d'une culture qui a produit ce mouvement ? Ou bien serait-elle touchée par la grâce, verrait-elle la lumière et les régions d'en haut ? Emiko avait préparé sa visite, elle avait lu les ouvrages de la période religieuse d'Huysmans, elle s'était documentée, elle voulait mon avis : « Qui était ce Grünewald ? Que lui était-il arrivé ? » Je répondis que ce n'était en rien un primitif, qu'il ne fallait pas le médiévaliser, que sa modernité était encore à venir ! « Oui, avait-elle répondu, ce n'était pas un humaniste ». Elle se laissait guider par une phrase d'un historien : « Grünewald semble nier d'avance tous les espoirs de la Renaissance humaniste, éprise d'ordre et de beauté<sup>2</sup>. »

La jeune Japonaise était arrivée devant l'autel d'Issenheim en même temps que moi. Il arrive qu'une œuvre de cette dimension suscite de la résistance, une sorte de violence contraire, qui la détourne de nous : elle

---

<sup>2</sup> Charles Maingon, *L'univers artistique de J. K. Huysmans*, Nizet, 1977.

ne nous regarde pas. Rien de tel avec Emiko. Le retable répondait à son attente, il était là pour elle. Pour moi il était masqué par un essaim de touristes qui s'étaient massés devant lui. Je devinais qu'Emiko était désormais à des années-lumière de moi, qu'elle était fragile, sans repères. Pourtant elle me communiquait son calme, son silence. À l'époque, je ne connaissais rien de l'ordre des Antonins, des symptômes de l'ergotisme, du mal des ardents. Mais j'avais senti qu'une flamme, un feu très particulier s'était allumé en elle. Qu'elle était discrètement entrée en ébullition. Le phénomène avait quelque chose de chamanique. Emiko était en effervescence, elle vibrait de toutes ses cellules. Puis, j'avais entendu un son, presque inaudible. Il ne sortait pas de sa gorge mais émanait de tout son corps.

Les exclamations de Hollande, lorsqu'il arrive devant l'autel d'Issenheim, sont d'abord destinées à être entendues par les officiels, les journalistes qui l'observent et attendent d'enregistrer ses réactions. Ce qu'il leur dit, en manifestant son enthousiasme, c'est qu'ils ont bien raison de trouver que cette grande peinture qu'ils ont devant les yeux, qui honore le musée de Colmar, était surprenante, inouïe, difficile à apprivoiser, que c'était du jamais vu. Mais le président, qu'a-t-il vu en regardant les panneaux du retable ? Il les a sans aucun doute vus, de tous ses yeux. Mais, monsieur le président, une œuvre comme celle-ci, il faut l'écouter avec ses yeux, il faut la voir avec ses oreilles ! L'œil écoute, disait Claudel, et c'est bien ce que nous signifie Grünewald lorsqu'il peint son sublime concert des anges et le phosphorescent chœur mystique dans les hautes sphères de son plus féérique tableau, le panneau de la résurrection. Hollande n'a jamais vu les panneaux qui composent le retable. Ce qu'il a vu, ce sont les images de ces panneaux. C'est pourquoi le discours présidentiel sur la culture devant un parterre d'habitues du bavardage officiel n'aura jamais pour effet que de faire disparaître le retable derrière une accumulation de mots sans portée.

La culture est l'une des composantes du maintien de l'ordre. Elle n'a jamais fait danser la vie. On gave les gens de culture pour qu'ils se tiennent tranquilles. En France, les médias n'ont jamais autant parlé de culture et jamais autant abruti, décervelé le troupeau qu'après les attentats du 13 novembre. Tout s'écroule, le diable est à la manœuvre, mais il ne s'est rien passé. On contrôle, on sécurise, et rien de bouge. Comme le proclamait l'un des humoristes du spectacle : « Pour rester debout, prenez un fauteuil ! »

Rester debout ! Tout visiteur disponible qui contemple et détaille l'ensemble des tableaux du retable, qui en sent la poésie, admet leur étrangeté, comprend leur théologique grandeur, connaît le moment où il va succomber à l'attraction qu'exerce toujours le panneau central, celui de la crucifixion. Quoi de plus cruel, de plus absurde, de plus tragique que la situation de cet homme cloué sur une croix, sans recours, abandonné de tous ? Voilà ce dont les hommes sont capables, et dont ils se détournent, épouvantés, pour survivre et persévérer dans l'aveuglement. Marcelin Pleynet, quand il enseignait à l'École des Beaux-Arts de Paris, disait à ses étudiants : « Pour voir un tableau, il faut savoir être présent à la présence du tableau. » Le présent que Grünewald avait saisi, qui restera actuel maintenant et à jamais, c'est d'abord sur le panneau de sa crucifixion qu'il se dévoile. C'est une réalité qui traverse les siècles. Elle manifeste les menaces de l'heure, et aujourd'hui, la conscience contemporaine de l'apocalypse.

Tout est dit avec le Baptiste. Il se tient au pied de la croix, à gauche. Regardez-le bien : il est debout, avec assurance, droit, sans raideur, le contraire d'une marionnette. Rien ne semble pouvoir l'ébranler, alors que les protagonistes titubent et défont. Il désigne de son doigt l'horreur, le lot d'atrocités à travers les siècles. Et cette vérité qu'il enseigne, qui est



tracée sur le panneau, il l'affirme avec son corps, tout son corps, tous ses sens : « Cela est, cela sera à nouveau. » Oui, ce qui a lieu s'apprête à reparaître à nouveau : le président de la République ferait bien de garder cette information à l'esprit.

